

Café 73 : La croyance, mardi 12 décembre 18h-20h « la table ronde »

Dans le cadre de la post-vérité peut-on encore dire « je pense » ou simplement « je crois » ?

Faut-il s'en tenir à une position pragmatique du style :

« *Le degré d'une croyance est une propriété causale de cette croyance, que nous pouvons exprimer de façon vague comme la mesure dans laquelle nous sommes prêts à agir sur le fondement de cette croyance* ». Frank Ramsey¹ ?

Prise de vue

a) par rapport à la connaissance

Pour aborder le thème de la croyance en général, les philosophes contemporains, et quelques autres, ont tendance à poser avant tout la question de la vérité des contenus des croyances, tenues pour des connaissances : ils envisagent les arguments théoriques susceptibles de justifier telle ou telle croyance, et ils estiment que la maxime fondamentale de « l'éthique de la croyance » est le « principe de Clifford » qui stipule *qu'on a tort, toujours et partout, de croire quoi que ce soit sur la base de données insuffisantes*. Ce genre de réflexion conduit à situer la croyance entre deux autres types de contenu de conscience : d'une part les figures dévoyées de la connaissance, comme l'erreur, la fausseté, l'illusion, et d'autre part une figure accomplie de la connaissance, c'est-à-dire le savoir rationnel, ou la science, à laquelle sont reconnues deux propriétés essentielles dont la croyance est dénuée. La connaissance rationnelle se présente tout d'abord à l'esprit sur le mode de l'évidence, ce qui déclenche un assentiment, une adhésion, ou encore un jugement (« c'est vrai ») et engendre chez celui qui la possède un effet de certitude. En second lieu, cette certitude caractéristique de la connaissance rationnelle est, en droit au moins, susceptible d'être partagée par tous, au moyen par exemple de démonstrations, de preuves ou d'explications. La « raison », notamment en tant qu'elle est distinguée de la « foi », est la capacité de produire et de recevoir ce type de savoir.

Par contraste, on précise alors ce qu'est une croyance et en quoi consiste l'acte de croire. La croyance se caractérise en premier lieu, psychologiquement parlant, par un certain déficit d'assurance dans le rapport à son contenu, qui ne détermine pas le même effet d'évidence, et par conséquent de certitude, que dans le cas d'une connaissance rationnelle. Ainsi, celui qui dit « je crois qu'il fera beau demain » exprime tout au plus une probabilité, ou un souhait ; celui qui affirme « je crois que cette personne m'aime » le fait parce que certains comportements de la personne en question l'amènent à le penser, sans toutefois le lui garantir absolument ; et si certains proclament enfin « je crois que Jésus Christ est ressuscité », c'est sans ignorer — s'ils ont fait l'effort de s'informer et de réfléchir — que d'autres doutent de la réalité de cet événement extraordinaire renvoyant à l'incertitude d'un passé mal attesté. En second lieu, la croyance trouve son origine dans une expérience plus personnelle que la preuve ou la démonstration qui fondent le savoir rationnel, une expérience telle qu'il n'est pas assuré qu'elle puisse être partagée avec autrui, même si on tente de le faire. En prenant les termes au sens large, on appelle cette expérience la « confiance » ou la « foi » (les deux mots viennent du latin *fides*) en des gens ou en des témoignages. Ainsi, celui qui croit que le temps sera beau demain après avoir pris connaissance du bulletin météorologique le fait parce qu'il a confiance dans la validité de ces prédictions. Celui qui affirme « je crois que cette personne m'aime » a confiance dans la sincérité de ce que la personne en question donne à voir de ses sentiments, sans pouvoir

¹ (logicien) *les croyances vraies sont celles qui conduisent au succès de nos actions quel que soit le désir en jeu*
principe de Ramsey

toutefois exclure qu'il se trompe dans l'interprétation des réactions apparentes de cette personne, ou bien encore qu'elle fasse preuve de duplicité, d'hypocrisie. Celui qui croit que Jésus Christ est ressuscité a confiance dans la validité d'une série de témoignages, qu'ils soient écrits, comme ceux de la partie chrétienne de la Bible rapportant que le tombeau où avait été placé l'individu nommé Jésus aurait été retrouvé vide et que des gens l'auraient rencontré après sa mort (voir les derniers chapitres des Évangiles), ou oraux comme ceux de ses parents et de quelques autres personnes qui ont pu lui raconter cela quand il était petit.

Ces éléments impliquent l'existence de différents types de croyance ou, si l'on préfère, de degrés dans la croyance, qui sont fonction de différentes variables. Les unes sont objectives, comme les plus ou moins grandes cohérence et clarté du contenu de la croyance, la fiabilité et le nombre des témoignages qui l'établissent, bref la plus ou moins grande puissance des « motifs de crédibilité » qu'on reconnaît. D'autres sont plus subjectives, comme la plus ou moins grande fermeté de l'adhésion donnée à ce contenu. Ce qu'on appelle communément une foi « aveugle » ne représente donc qu'un cas limite, une hypothèse d'école dont la réalisation concrète est sans doute rare : il s'agirait d'une adhésion ferme donnée à un contenu complètement obscur et reposant, dans le pire des cas, sur des témoignages peu ou pas du tout dignes de foi. En jouant sur les deux adjectifs qui dérivent de « raison » en français, on estimera plutôt que les croyances, sans jamais être « rationnelles » au sens strict du terme, sont majoritairement plus ou moins « raisonnables ». Les combinaisons de ces différentes variables permettent d'esquisser une classification des croyances, comprises entre ces deux cas limites que sont d'une part la foi aveugle et d'autre part la pleine évidence rationnelle. Ainsi, en première approximation, on distingue :

L'opinion douteuse : c'est une croyance dont le contenu est obscur, la fiabilité discutable, et qui suscite une adhésion faible (c'est au plus en ce sens que la plupart d'entre nous pourraient dire « je crois qu'il existe des extraterrestres »).

La supposition, la conjecture : c'est la croyance dont le contenu est reconnu comme susceptible d'être porté à l'évidence, mais demeure en attente de vérification (« je crois qu'il fera beau demain »).

La conviction : c'est la croyance dont le contenu demeure dans une semi-obscurité, mais qui emporte une forte adhésion motivée par la confiance (« je crois que le capitalisme périra de ses contradictions internes », dit le militant marxiste).

La foi religieuse : une définition classique, proposée aussi bien chez Kant que chez Thomas d'Aquin, la présente comme une croyance à laquelle est donnée une adhésion très forte, proche même de celle qui caractérise la certitude rationnelle, alors que la clarté de son contenu, considéré isolément, demeure faible. Si l'on retient cette définition, il apparaît que de nombreuses croyances n'ayant pas Dieu ou ce qui le concerne pour objet explicite (par exemple celle du militant politique qui soutient sans hésiter que son candidat favori va résoudre tous les problèmes du pays, celle que le supporter inconditionnel place dans la qualité de son équipe préférée) sont des croyances de type religieux (...) ²

b) par rapport à l'action

Philosophiquement parlant, tout n'a sûrement pas été dit d'une croyance lorsqu'on s'est prononcé sur la vérité, la probabilité, la clarté, etc., de son contenu. Une autre façon d'envisager les croyances, qui n'exclut pas la précédente, consiste à questionner dans une optique « pragmatique » ce qu'on peut appeler leur « efficace », c'est-à-dire les effets qu'elles produisent sur l'individu (le « croyant ») qui fait siennes ces croyances et, par l'intermédiaire

² Pour les scientifiques : « Que la nature suivra demain les mêmes lois qu'elle suit aujourd'hui, est, admettent-ils tous, une vérité qu'aucun homme ne peut connaître ; mais dans l'intérêt de la connaissance aussi bien que de l'action nous devons la postuler ou l'assumer. » Bouveresse

de cet individu, sur le monde où il évolue. On s'interroge alors moins sur l'origine (les raisons, les preuves, les justifications) de la croyance que sur son résultat.

Dans *La volonté de croire*, le philosophe américain William James (1842-1910) a attiré l'attention sur ce point au moyen de deux exemples devenus célèbres :

« Un train entier de voyageurs, d'une bravoure individuelle moyenne, se laissera piller par un petit nombre de bandits, simplement parce que ces derniers peuvent compter les uns sur les autres, tandis que chaque voyageur considère la moindre résistance comme le signal d'une mort certaine qu'aucun secours ne saurait prévenir ; si chaque voyageur pouvait seulement croire que tout le wagon réagirait en même temps que lui, il résisterait individuellement, et le pillage serait impossible. Il y a donc des cas où un phénomène ne peut se produire s'il n'est précédé d'une foi antérieure en son avènement. ... La foi en un fait peut aider à créer le fait. »

« Bien souvent, notre foi anticipée en un résultat incertain est la seule chose qui rende le résultat vrai. Supposez par exemple que vous gravissiez une montagne, et qu'à un moment donné vous vous trouviez dans une position si périlleuse que seul un saut terrible puisse vous sauver : si vous croyez fermement que vous êtes capable de l'accomplir avec succès, vos pieds seront armés pour vous en donner les moyens ; manquez au contraire de confiance en vous-même, pensez aux dissertations que vous avez entendues de la bouche des savants sur le possible et l'impossible, et vous hésitez si longtemps qu'à la fin, démoralisé et tremblant, vous vous lancerez désespérément dans le vide pour rouler dans l'abîme. En pareil cas (et les exemples analogues abondent) la sagesse et le courage conseillent de croire ce qui est dans la sphère de nos besoins ; il n'est pas d'autre moyen de voir nos désirs satisfaits. Refusez de croire, et vous aurez raison, car vous périrez sans retour ; croyez, et vous aurez encore raison, car vous serez sauvé. Antérieurement à votre acte, deux univers étaient possibles ; par votre foi ou votre refus de croire, vous rendez l'un des deux réels. »

On fera pour le moment abstraction de la question, complexe, du caractère volontaire ou délibéré de la croyance. William James fait ici apparaître au moyen de deux exemples spectaculaires une thèse banale à laquelle souscriraient aussi bien Jésus Christ que les innombrables amateurs de sport qui « refont le match » en dissertant de façon savante sur le rôle du « mental » dans la performance. Si l'on en croit ce que rapportent les Évangiles, le premier, avec sa tendance coutumière à l'hyperbole, a en effet insisté à plusieurs reprises sur l'importance des effets susceptibles d'être produits par la foi : « Si un jour vous avez de la foi gros comme une graine de moutarde, vous direz à cette montagne "passe d'ici là-bas" et elle y passera. Rien ne vous sera impossible » (Mt 17,20-21, d'où vient l'expression « une foi à déplacer les montagnes »). Les seconds savent tous que, quelles que soient les qualités et la condition physique objectives d'un sportif, s'il entame une compétition en étant démotivé et, comme on dit, sans « y croire », ses chances d'accomplir une performance sont réduites. Le fait qu'il « y croie » au contraire, c'est-à-dire qu'il ait foi en sa capacité de réussir, le place dans une situation telle que ses chances de réaliser cette performance s'en trouvent significativement augmentées. Le Christ aussi bien que les sportifs de comptoir font donc comprendre que les croyances (le « mental »), ou certaines d'entre elles, sont efficaces parce qu'elles changent la façon d'agir (le « comportemental ») de celui qui les fait siennes et qu'elles ont ainsi pour conséquences des modifications de la réalité, lesquelles contribuent parfois à faire advenir dans cette réalité ce sur quoi porte la croyance. Une fois repéré cet état de fait, il devient manifeste que les exemples en sont nombreux. Le cas des « prophéties auto-réalisatrices » (*self-fulfilling prophecy*) est ainsi spécialement frappant : le fait d'annoncer qu'un événement va se produire et de croire, ou de conduire d'autres personnes à croire, en la véracité de cette annonce entraîne la réalisation de cet événement. Par exemple, si un analyste financier renommé annonce que la Bourse va baisser et qu'il est cru par de nombreux détenteurs d'actions, ces derniers vendront leurs actions pour ne pas perdre d'argent, ce qui provoquera la baisse de la Bourse. L'« effet placebo » (guérison obtenue parce que le malade

croit avoir pris un médicament agissant) ou l'« effet Pygmalion » (élévation du niveau des élèves parce que leur professeur croit qu'ils sont bons, et leur propose donc un meilleur cours) sont d'un ordre analogue, celui des « croyances autovérifiantes ».

De ce déplacement de l'angle de réflexion sur les croyances découlent quelques conséquences. Tout d'abord, dans l'optique « pragmatique » mise en place par James, il ne s'agit plus seulement, et dans certains cas plus principalement, d'interroger la vérité de ce que nous croyons, mais les conséquences du fait que telle ou telle chose soit crue, c'est-à-dire les effets produits par l'adoption d'une croyance sur celui qui l'adopte et sur le monde où il évolue. (...)Ce déplacement fournit en second lieu un nouveau principe d'évaluation ou de hiérarchisation des croyances : on les classe non plus en fonction de leurs rapports aux deux pôles de la vérité pure et de la fausseté absolue, mais en fonction de la qualité ou de l'intérêt reconnus aux effets qu'elles produisent dans le domaine de l'action humaine, de la pratique, ou encore de la morale, de l'éthique (comme y invite leur étymologie, ces deux derniers termes seront ici tenus pour synonymes). On substitue alors à l'interrogation sur l'*orthodoxie* de la croyance (« en quel sens son contenu est-il théoriquement droit, spéculativement correct ? ») la question de ce qu'on peut appeler son *orthopraxie* (« en quel sens la pratique qu'induit telle ou telle croyance est-elle moralement droite, éthiquement correcte ? ») ou encore son *eupraxie* (« en quel sens la pratique qu'induit telle ou telle croyance est-elle bonne pour celui qui l'adopte³ ? » (...))

c) par rapport à la transformation de soi

Les croyances religieuses, ou certaines d'entre elles, sont, avec d'autres, des croyances « à implications existentielles fortes » : elles touchent des domaines importants, sensibles, de l'existence et le fait de les adopter entraîne dans la plupart des cas des modifications remarquables du comportement de la personne qui les fait siennes. Si une personne se met ainsi à croire *vraiment*, « avec l'âme tout entière », à l'existence d'un Dieu-juge qui punirait sévèrement après leur mort les bêtises qu'il arrive aux humains de commettre lorsqu'elles sont trop nombreuses et trop graves, cela aura sans doute des retentissements directs et concrets sur sa façon présente de conduire sa vie. Une telle croyance se distingue d'un autre type de croyance, celui « à implications existentielles faibles » : si une personne croit, sur la foi des informations du bulletin météorologique, qu'il pleuvra demain, cela peut influencer sur sa façon de s'habiller, l'organisation de sa journée à venir, éventuellement son humeur du moment, mais cela ne changera pas fondamentalement, au moins de façon immédiate et consciente, l'allure générale de son existence. Même s'il est malaisé de le conceptualiser avec précision, ce thème des « implications existentielles » suggère donc une nouvelle échelle pour classer les croyances en fonction non plus de leur vérité ou de la validité pratique reconnue à leurs effets, mais en fonction de l'intensité et de l'importance de ces effets dans l'existence de ceux qui adoptent la croyance. À une extrémité de cette échelle apparaît ainsi le cas limite d'une croyance sans aucun retentissement sur la vie du croyant (par exemple et dans mon cas « je crois que le maire de Vierzon porte aujourd'hui des chaussettes à rayures »). Proches de ce cas de figure sont toutes les croyances qui induisent seulement chez la personne qui y adhère des effets psychologiques superficiels, des modifications du comportement peu significatives et transitoires. À l'autre extrémité de l'échelle se trouve le cas rare et spectaculaire de la croyance déclenchant un bouleversement subit et intégral dans l'existence et les actes de celui qui l'épouse, par exemple et de façon typique lors de certaines « conversions » en apparence brutales. Sans s'égalier à ce cas et à ces effets exceptionnels, de nombreuses croyances religieuses, quand elles sont sincères et durables, se rapprochent de cette seconde *extrémité* de l'échelle.

Denis Moreau « Mort ou est ta victoire », ch 1 sur la croyance, Bayard 2017

³ . Le préfixe grec « eu- » désigne ce qui est bien, bon. Il s'oppose au préfixe « dys- » (« mauvais ») dont je me servirai plus bas avec la catégorie de « dyspraxie, note de l'auteur

2) La caricature de la croyance⁴ : la superstition liée à la crainte

Si les hommes étaient capables de gouverner toute la conduite de leur vie par un dessein réglé, si la fortune leur était toujours favorable, leur âme serait libre de toute superstition. Mais comme ils sont souvent placés dans un si fâcheux état qu'ils ne peuvent prendre aucune résolution raisonnable, comme ils flottent presque toujours misérablement entre l'espérance et la crainte, pour des biens incertains qu'ils ne savent pas désirer avec mesure, leur esprit s'ouvre alors à la plus extrême crédulité ; il chancelle dans l'incertitude ; la moindre impulsion le jette en mille sens divers, et les agitations de l'espérance et de la crainte ajoutent encore à son inconstance. Du reste, observez-le en d'autres rencontres, vous le trouverez confiant dans l'avenir, plein de jactance et d'orgueil.

Ce sont là des faits que personne n'ignore, je suppose, bien que la plupart des hommes, à mon avis, vivent dans l'ignorance d'eux-mêmes ; personne, je le répète, n'a pu voir les hommes sans remarquer que lorsqu'ils sont dans la prospérité, presque tous se targuent, si ignorants qu'ils puissent être, d'une telle sagesse qu'ils tiendraient à injure de recevoir un conseil. Le jour de l'adversité vient-il les surprendre, ils ne savent plus quel parti choisir : on les voit mendier du premier venu un conseil, et si inepte, si absurde, si frivole qu'on l'imagine, ils le suivent aveuglément. Mais bientôt, sur la moindre apparence, ils recommencent à espérer un meilleur avenir ou à craindre les plus grands malheurs. Qu'il leur arrive en effet, tandis qu'ils sont en proie à la crainte, quelque chose qui leur rappelle un bien ou un mal passés, ils en augurent aussitôt que l'avenir leur sera propice ou funeste ; et cent fois trompés par l'événement, ils n'en croient pas moins pour cela aux bons et aux mauvais présages. Sont-ils témoins de quelque phénomène extraordinaire et qui les frappe d'admiration, à leurs yeux c'est un prodige qui annonce le courroux des dieux, de l'Être suprême ; et ne pas fléchir sa colère par des prières et des sacrifices, c'est une impiété pour ces hommes que la superstition conduit et qui ne connaissent pas la religion⁵. Ils veulent que la nature entière soit complice de leur délire, et, féconds en fictions ridicules, ils l'interprètent de mille façons merveilleuses.

On voit par-là que les hommes les plus attachés à toute espèce de superstition, ce sont ceux qui désirent sans mesure des biens incertains ; aussitôt qu'un danger les menace, ne pouvant se secourir eux-mêmes, ils implorent le secours divin par des prières et des larmes ; la raison (qui ne peut en effet leur tracer une route sûre vers les vains objets de leurs désirs), ils l'appellent aveugle, la sagesse humaine, chose inutile ; mais les délires de l'imagination, les songes et toutes sortes d'inepties et de puérilités sont à leurs yeux les réponses que Dieu fait à nos vœux. Dieu déteste les sages. Ce n'est point dans nos âmes qu'il a gravé ses décrets, c'est dans les fibres des animaux. Les idiots, les fous, les oiseaux, voilà les êtres qu'il anime de son souffle et qui nous révèlent l'avenir.

Tel est l'excès de délire où la crainte jette les hommes. La véritable cause de la superstition, ce qui la conserve et l'entretient, c'est donc la crainte.(...)

De l'explication que je viens de donner de la cause de la superstition, il résulte que tous les hommes y sont naturellement sujets (quoi qu'en disent ceux qui n'y voient qu'une marque de l'idée confuse qu'ont tous les hommes de la Divinité). Il en résulte aussi qu'elle doit être extrêmement variable et inconstante, comme tous les caprices de l'âme humaine et tous ses

⁴ *Je me suis souvent étonné de voir des hommes qui professent la religion chrétienne, religion d'amour, de bonheur, de paix, de continence, de bonne foi, se combattre les uns les autres avec une telle violence et se poursuivre d'une haine si farouche, que c'est bien plutôt par ces traits qu'on distingue leur religion que par les caractères que je disais tout à l'heure Spinoza*

⁵ Les religions sont de remarquables dispositifs à susciter de la pratique humaine. Elles ne sont pas nocives quand parlant à l'imagination de tous, elles vont dans le sens de la raison une voie qui mène au salut par l'adhésion irréfléchie à des contenus pratiquement efficaces et théoriquement mal assurés, ou même faux, « la simple obéissance est un chemin de salut »

mouvements impétueux, enfin qu'il n'y a que l'espérance, la haine, la colère et la fraude qui la puissent faire subsister, puisqu'elle ne vient pas de la raison, mais des passions et des passions les plus fortes. Ainsi donc, autant il est facile aux hommes de se laisser prendre à toutes sortes de superstitions, autant il leur est difficile de persister dans une seule ; ajoutez que le vulgaire, étant toujours également misérable, ne peut jamais rester en repos ; il court toujours aux choses nouvelles et qui ne l'ont point encore trompé ; et c'est cette inconstance qui a été cause de tant de tumultes et de guerres. Car ainsi que nous l'avons déjà fait voir, et suivant l'excellente remarque de Quinte-Curce (liv. VI, ch. 18) ; " *Il n'y a pas de moyen plus efficace que la superstition pour gouverner la multitude.* " Et voilà ce qui porte si aisément le peuple, sous une apparence de religion, tantôt à adorer ses rois comme des dieux, tantôt à les détester comme le fléau du genre humain⁶. Pour obvier à ce mal, on a pris grand soin d'entourer la religion, vraie ou fausse, d'un grand appareil et d'un culte pompeux, pour lui donner une constante gravité et imprimer à tous un profond respect ; ce qui, pour le dire en passant, a parfaitement réussi chez les Turcs où la discussion est un sacrilège et où l'esprit de chacun est rempli de tant de préjugés que la saine raison n'y a plus de place et le doute même n'y peut entrer. Spinoza, préface, Traité théologico-politique

3) Un savoir abstrait, sans l'imaginaire émotionnel, maintient le jeu de la croyance

Au moment où, sur le mode victorieux, Freud annonce à la patiente quelle est l'inclination refoulée, il reçoit cette réponse : « Je l'ignorais, ou plutôt je ne voulais pas le savoir, je voulais le chasser de mon esprit, ne plus y penser, et je crois y avoir réussi ces temps derniers » Freud salue la justesse de cette remarque : « Je n'ai jamais disposé d'une autre et meilleure description de cet état singulier où, dans le même temps, on sait quelque chose et on ne le sait pas. » Parlant d'un cas personnel analogue - Freud proposera cette formule : « la cécité des yeux qui voient ». La rencontre avec Miss Lucy marque un tournant dans la compréhension du processus analytique puisqu'un certain savoir, désaffecté ou désinvesti apparaît comme un mécanisme de refoulement par rapport à un autre savoir qui, lui, serait accompagné de croyance.

L'essentiel n'est donc plus seulement de savoir. Mais aussi de croire en ce qu'on sait. Programme qui conduit aux bords de l'aporie puisque la croyance exige un investissement affectif risquant de troubler le processus de pensée. Ce risque est néanmoins accepté par Freud dans la mesure où une représentation refoulée — ou simplement « mise à l'écart dans le conscient » — doit, pour devenir consciente », se trouver l'objet d'une opération d'*aufnahme in das Ich* ; la traduction française propose « prise de conscience par le moi », mais l'expression employée *aufnahme in*, renvoie à un accueil, à une adoption, à une absorption, termes qui conjuguent l'intellection et l'oralité. Il s'agit moins de comprendre une relation que de se trouver soi-même « transformé », dira Freud, par *ce qu'on* introduit à l'intérieur de soi. Freud rencontre ici un modèle qui fait d'abord vaciller le projet initial : l'essentiel n'est plus de rendre conscient l'inconscient, puisque la patiente est déjà en possession, selon un certain mode, de la représentation à la fois présente et neutralisée ; la visée qui s'impose est de mettre fin à la conscience objectivante maintenant à l'extérieur du sujet la représentation exigeant d'être adoptée, opération d'admission qui n'est possible que si la représentation concernée se

⁶ Mais si le grand secret du régime monarchique et son intérêt principal, c'est de tromper les hommes et de colorer du beau nom de religion la crainte où il faut les tenir asservis, de telle façon qu'ils croient combattre pour leur salut en combattant pour leur esclavage, et que la chose du monde la plus glorieuse soit à leurs yeux de donner leur sang et leur vie pour servir l'orgueil d'un seul homme, comment concevoir rien de semblable dans un État libre, et quelle plus déplorable entreprise que d'y répandre de telles idées, puisque rien n'est plus contraire à la liberté générale que d'entraver par des préjugés ou de quelque façon que ce soit le libre exercice de la raison de chacun Spinoza ibidem

trouve de nouveau investie, avec tous les risques d'égarement.(...). Pour qu'il y ait accès au « devenir-conscient », il est nécessaire de convoquer l'investissement créateur de croyance, ce qui permet inévitablement l'afflux de tous les phantasmes.(...) L'existence de la censure entre préconscient et conscient nous avertit que le devenir-conscient n'est pas un pur et simple acte de perception, mais vraisemblablement aussi un *surinvestissement*, un nouveau progrès dans l'organisation psychique. » Surinvestissement qui dotera la représentation refoulée d'un autre statut : non pas objet de la conscience selon le modèle perceptif agissant dans la tradition grecque, mais transformation globale du moi intégrant la représentation selon un processus de croyance ; non pas voir en face de soi, mais être animé par, être « converti ».(...) : non pas connaître autre chose, mais connaître autrement.(...) le travail du *Bewusstwerden*, terme très mal traduit par la prise de conscience », ce qui suggère une dimension de maîtrise active, alors qu'il s'agit de mettre en évidence le rapport au temps, au devenir : le devenir-conscient ». La religion, dans l'illusion qu'elle réifie, apparaît moins comme exploitation de ce phénomène foncièrement mobile que comme confiscation institutionnelle d'un processus de *Glauben*⁷ qui ne saurait répondre à aucune convocation, qu'elle vienne de l'intellect ou d'un appareil institué. (M. Schneider.) *encyclopédie philosophique universelle, les notions philosophiques*

4) La « mort de dieu », comme foi collective forte, impose une foi individuelles plus fragile ⁸

Le dément.- N'avez-vous pas entendu parler de ce dément qui, dans la clarté de midi alluma une lanterne, se précipita au marché et cria sans discontinuer : « Je cherche Dieu ! Je cherche Dieu ! » – Etant donné qu'il y avait justement là beaucoup de ceux qui ne croient pas en Dieu, il déclencha un énorme éclat de rire. S'est-il donc perdu ? disait l'un. S'est-il égaré comme un enfant ? disait l'autre. Ou bien s'est-il caché ? A-t-il peur de nous ? S'est-il embarqué ? A-t-il émigré ?-ainsi criaient-ils en riant dans une grande pagaille. Le dément se précipita au milieu d'eux et les transperça du regard. « Ou est passé Dieu ? » lança-t-il, je vais vous le dire ! *Nous l'avons tué*,-vous et moi ! Nous sommes tous ses assassins ! Mais comment avons-nous fait cela ? Comment pûmes-nous boire la mer jusqu'à la dernière goutte ? Qui nous donna l'éponge pour faire disparaître tout l'horizon ? Que fîmes-nous en détachant la terre de son soleil ? Où l'emporte sa course désormais ? Où nous emporte notre course ? Loin de tous les soleils ? Ne nous abîmons-nous pas dans une course permanente ? Et ce en arrière, de côté, en avant, de tous les côtés ? Est-il encore un haut et un bas ? N'errons-nous pas comme à travers un néant infini ? L'espace vide ne répand-il pas son souffle sur nous ? Ne s'est-il pas mis à faire plus froid ? La nuit ne tombe-t-elle pas continuellement, et toujours plus de nuit ? Ne faut-il pas allumer des lanternes à midi ? N'entendons-nous rien encore du bruit des fossoyeurs qui ensevelissent Dieu ? Ne sentons-nous rien encore de la décomposition divine ?-les Dieux aussi se décomposent ! Dieu est mort ! Dieu demeure mort ! Et nous l'avons tué ! Comment nous consolerons-nous, nous assassins entre les assassins ? Ce que le monde possédait jusqu'alors de plus saint et de plus puissant, nos couteaux l'ont vidé de son sang,-qui nous lavera de ce sang ? Avec quelle eau pourrions-nous nous purifier ? Quelles cérémonies expiatoires, quels jeux sacrés nous faudra-t-il inventer ? La grandeur de cet acte n'est-elle pas trop grande pour nous ? Ne nous faut-il pas devenir nous-mêmes des Dieux pour apparaître seulement dignes de lui ? Jamais il n'y eut acte plus grand, – et quiconque naît après nous appartient du fait de cet acte à une histoire supérieure à ce que fut jusqu'alors toute histoire ! » – Le dément se tut alors et considéra de nouveau ses auditeurs : eux aussi se

⁷ croyance

⁸ « Fondamentalement être croyant, c'est vouloir être croyant » M De Certeau : on ne doute pas contre et à l'intérieur d'une certitude collective, mais la foi devient un combat permanent contre ce qui menace de la défaire

taisaient et le regardaient déconcertés. Il jeta enfin sa lanterne à terre : elle se brisa et s'éteignit. « Je viens trop tôt, dit-il alors, ce n'est pas encore mon heure.. cet événement formidable est encore en route et voyage, – il n'est pas encore arrivé jusqu'aux oreilles des hommes. La foudre et le tonnerre ont besoin de temps, la lumière des astres a besoin de temps, les actes ont besoin de temps, même après qu'ils ont été accomplis, pour être vus et entendus. Cet acte est encore plus éloigné d'eux que les plus éloignés des astres,- et pourtant ce sont eux qui l'ont accompli. »- On raconte encore que ce même jour, le dément aurait fait irruption dans différentes églises et y aurait entonné son *Requiem aeternam deo*. Expulsé et interrogé' il se serait contenté de rétorquer constamment ceci : « Que sont donc encore ces églises si ce ne sont pas les caveaux et les tombeaux de Dieu ? »-

Friedrich Nietzsche, *Le gai savoir*, (1882), traduction Patrick Wotling, §125 , Edition Flammarion, 1992, p 161.